

ni si j'y ai compris quoi que ce soit - seulement, que là aussi je sentais un accueil bienveillant, s'adressant au premier étranger venu. C'est cela et rien d'autre, sûrement, qui a fait que je suis allé à ce cours et m'y suis accroché bravement, comme au Séminaire Cartan, alors que le sens de ce que Leray y exposait m'échappait alors presque totalement.

La chose étrange, c'est que dans ce monde où j'étais nouveau venu et dont je ne comprenais guère le langage et le parlais encore moins, je ne me sentais pas un étranger. Alors que je n'avais guère l'occasion de parler (et pour cause !) avec un de ces joyeux lurons comme Weil ou Dieudonné, ou avec un de ces Messieurs aux allures plus distinguées comme Cartan, Leray, ou Chevalley, je me sentais pourtant **accepté**, je dirais presque : **un des leurs**. Je ne me rappelle pas une seule occasion où j'aie été traité avec condescendance par un de ces hommes, ni d'occasion où ma soif de connaître, et plus tard, à nouveau, ma joie de découvrir, se soit trouvé rejetée par une suffisance ou par un dédain<sup>3</sup> (5). S'il n'en avait été ainsi, je ne serais pas "devenu mathématicien" comme on dit - j'aurais choisi un autre métier, où je pouvais donner ma mesure sans avoir à affronter le mépris...

Alors qu' "objectivement" j'étais étranger à ce monde, tout comme j'étais un étranger en France, un lien pourtant m'unissait à ces hommes d'un autre milieu, d'une autre culture, d'un autre destin : une passion commune. Je doute qu'en cette année cruciale où je découvrais le monde des mathématiciens, un d'eux, pas même Cartan dont j'étais un peu élève mais qui en avait beaucoup d'autres (et des moins largués !), percevait en moi cette même passion qui les habitait. Pour eux, je devais être un parmi une masse d'auditeurs de cours et de séminaires, prenant des notes et visiblement pas bien dans le coup. Si peut-être je me distinguais en quelque façon des autres auditeurs, c'est que je n'avais pas peur de poser des questions, qui le plus souvent devaient dénoter surtout mon ignorance phénoménale aussi bien du langage que des choses mathématiques. Les réponses pouvaient être brèves, voire étonnées, jamais l'hurluberlu ébahi que j'étais alors ne s'est heurté à une rebuffade, à une "remise à ma place", ni dans le milieu sans façons du groupe Bourbaki, ni dans le cadre plus austère du cours Leray au Collège de France. En ces années, depuis que j'avais débarqué à Paris avec une lettre pour Elie Cartan dans ma poche, jamais je n'ai eu l'impression de me trouver en face d'un clan, d'un monde fermé, voire hostile. Si j'ai connu, bien connu cette contraction intérieure en face du mépris, ce n'est pas dans ce monde-là ; pas en ce temps-là, tout au moins. Le respect de la personne faisait partie de l'air que j'y respirais. Il n'y avait pas à mériter le respect, faire ses preuves avant d'être accepté, et traité avec quelque aménité. Chose étrange peut-être, il suffisait d'être une personne, d'avoir visage humain.

---

<sup>3</sup>(5)

Ce fait est d'autant plus remarquable que jusque vers 1957, j'étais considéré avec une certaine réserve par plus d'un membre du groupe Bourbaki, qui avait fi ni par me coopter, je crois, avec une certaine réticence. Une boutade bon-enfant me rangeait au nombre des "dangereux spécialistes" (en Analyse Fonctionnelle). J'ai senti parfois en Cartan une réserve inexprimée plus sérieuse - pendant quelques années, j'ai dû lui donner l'impression de quelqu'un porté vers la généralisation gratuite et superficielle. Je l'ai vu tout surpris de trouver dans la première (et seule) rédaction un peu longue que j'ai faite pour Bourbaki (sur le formalisme différentiel sur les variétés) une réflexion tant soit peu substantielle - il n'avait pas été bien chaud quand j'avais proposé de m'en charger. (Cette réflexion m'a été à nouveau utile des années plus tard, en développant le formalisme des résidus du point de vue de la dualité cohérente.) J'étais d'ailleurs le plus souvent largué pendant les congrès Bourbaki, surtout pendant les lectures en commun des rédactions, étant bien incapable de suivre lectures et discussions au rythme où elles se poursuivaient. Il est possible que je ne suis pas fait vraiment pour un travail collectif. Toujours est-il que cette diffi culté que j'avais à m'insérer dans le travail commun, ou les réserves que j'ai pu susciter pour d'autres raisons encore à Cartan et à d'autres, ne m'ont à aucun moment attiré sarcasme ou rebuffade, ou seulement une ombre de condescendance, à part tout au plus une ou deux fois chez Weil (décidément un cas à part !). A aucun moment, Cartan ne s'est départi d'une égale gentillesse à mon égard, empreinte de cordialité et aussi de cette pointe d'humour bien à lui qui pour moi reste inséparable de sa personne.